HAL
open science

Architecture et décors de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures

Christian Hottin

To cite this version:

Christian Hottin. Architecture et décors de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Le Paris des Centraliens (J.-F. Belhoste, dir.), Paris, AAVP, 2004, 236 p., Action artistique de la Ville de Paris, p. 43-48, 2004, Paris et son patrimoine. halshs-00067799

HAL Id: halshs-00067799

https://shs.hal.science/halshs-00067799v1

Submitted on 9 May 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA MAISON DES ABEILLES

Architecture et décors de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures

Christian HOTTIN
Mission ethnologie
DAPA / Ministère de la Culture
Christian.hottin@culture.gouv.fr

L'installation en 1884 de l'Ecole centrale dans ses nouveaux bâtiments de la rue Montgolfier marque le début d'une ère de stabilité et de prospérité qui culmine sous le directorat de Léon Guillet avec les fêtes du Centenaire. En dépit des aménagements ultérieurs et des annexes élevées ailleurs dans Paris (Maison des centraux, ateliers et résidence des élèves)[1], le quadrilatère du IIIe arrondissement demeure pendant près d'un siècle, jusqu'au transfert à Châtenay-Malabry en 1969, le cœur vivant de l'école. Comme Polytechnique avec l'ancien collège de Navarre ou les écoles des Mines et des Ponts avec les hôtels de Vendôme et de Fleury, mais dans des bâtiments édifiés spécialement pour elle, Centrale s'enracine grâce à l'édifice élevé par Denfer et Demiduid dans le paysage des grandes écoles françaises.
Les débats liés au projet, les questions de financement, mais aussi la configuration des locaux et les multiples décors installés au fil des ans témoignent de la forte implication de la communauté centralienne dans la conception et la réalisation de ses bâtiments.

Projets, financement, réalisation

Dès les années qui suivent le don de l'école à l'Etat (1857) se pose la question de l'agrandissement des locaux ou du déménagement[2]. L'hôtel de Juigné peut accueillir entre 300 et 400 élèves, chiffre atteint au cours des années 1860. En outre, le bail de location de l'hôtel expire en 1884. On envisage d'abord la construction d'une nouvelle aile, à l'arrière de la parcelle, sur la

[1] Voir : Jean-Yves Dupont, « Laboratoires et sciences de l'ingénieur », *Le Paris des Centraliens* (J.-F. Belhoste, dir.), Paris, AAVP, 2004, 236 p., p. 49-53. Et Jean Maurette, « La maison des élèves, rue de Citeaux », *Le Paris des Centraliens* (J.-F. Belhoste, dir.), Paris, AAVP, 2004, 236 p., p. 57-58.

[2] Voir : Jean-François Belhoste, « Les Centraliens dans le Marais », *Le Paris des Centraliens* (J.-F. Belhoste, dir.), Paris, AAVP, 2004, 236 p., p. 43-48.

rue Vieille-du-Temple. Les inconvénients l'emportent toutefois sur les avantages, puisqu'il faudrait également acquérir les bâtiments existants et procéder à de longues et coûteuses expropriations. Ce projet porterait la superficie de l'école à 7445 m^2. Sans qu'une décision soit prise, on construit un nouvel amphithéâtre et lance une souscription. Elle rapporte 134 000 francs. Pétiet lui-même apporte 10 000 francs, bientôt imité par de nombreux anciens élèves ; la somme est augmentée grâce au reliquat de l'association de garantie de l'Exposition universelle de 1867[3] : autant de manières de marquer l'indépendance de l'école vis à vis des financements publics. La guerre franco-prussienne interrompt les débats sans qu'un choix ait été arrêté.
En 1874, le Conseil de l'école émet un vœu en faveur de la reconstruction et désigne une commission, dirigée par Burat, qui conclut à la nécessité de la reconstruction sur un nouveau site et selon un plan mûrement réfléchi. Le choix se porte bientôt sur les 6300 m^2 de la parcelle de l'ancien marché Saint-Martin, située derrière le Conservatoire des Arts et Métiers. Le principal défaut de ce terrain assez étroit est qu'il ne permet même pas de réaliser toutes les possibilités d'extension du site initial[4].

Le financement, et les commentaires qu'il suscite chez les centraliens, sont assez révélateurs de la complexité des rapports entre l'école et la puissance publique. La ville de Paris a cédé le terrain à l'Etat pour la somme de 2,52 millions de francs (soit 400 francs le mètre carré) et, pour s'associer au développement de l'établissement, elle a opéré une remise de 1,02 millions. L'Etat apporte 4,583 millions et l'école donne toutes ses économies, soit 1,792 millions. La somme réunie se monte à un total de 9 millions de francs. Pothier élabore à ce propos une réflexion particulièrement révélatrice de sa vision de l'apport de l'école à la Nation : L'Etat et la Ville ont donné 7,103 millions pour la construction, somme qui placée à 5 % produirait un intérêt annuel de 355 150 francs. Il place en regard de ces sommes les 6000 francs (chiffre minimum) dépensés par chacun des 5459 centraux formés depuis 1829, soit en tout 32,754 millions, et largement plus de 50 si on tient compte des préparationnaires[5]. Et de conclure que la somme totale des richesses produites par les centraliens pour Paris et la France est infiniment supérieure à celles engagés par l'Etat et la Ville pour édifier la nouvelle école ! Comberousse donne quant à

[3] *Historique de l'Ecole centrale de Paris, rédigé à l'occasion des noces d'argent de la promotion de 1881 par le camarade Monnory, directeur des études*, [Paris], [1906], [24 p.], p. 17.

[4] La comparaison avec des institutions étrangères est également au désavantage de Centrale, puisque le Polytechnicum de Dresde, élevé à la même époque, s'étend sur une parcelle de 18 000 m^2 !

[5] F. Pothier, *Histoire de l'Ecole centrale des arts et manufactures*, Paris, 1887, 554 p., p. 363.

lui un avis nettement plus critique, en particulier en ce qui concerne la remise consentie par Paris : « nous ne cacherons pas que nous avions désiré et que nous espérions davantage. En effet l'école contribue à la prospérité de Paris et les bons élèves des écoles communales (…) choisissent souvent de préparer Centrale »[6]. Le même enfonce le clou dans un article du *Magasin pittoresque* : « L'Ecole a largement appliqué le proverbe « aide toi et le ciel t'aidera ». Elle s'est aidée comme aucun autre établissement d'instruction ne l'avait encore fait en France. Nous espérons qu'il lui en sera tenu compte »[7]. On ne s'étonne pas de percevoir une tout autre pensée dans les propos tenus par Spuller, le rapporteur du projet de loi de financement de la construction de l'école : « Il sera juste de dire que la République aura été la seconde fondatrice de l'Ecole (…) »[8]. A propos de l'aide de l'Etat, il esquisse même, ce qui est rare dans les évocations de l'histoire de Centrale, un parallèle avec le modèle de la fondation des grandes écoles par la Convention. La tonalité générale est cependant celle donnée par le discours de Cauvet lors de l'inauguration. Le directeur y affirme l'importance de la liberté et de la volonté collective du groupe, sans recours à l'idée d'intérêt national : « A tous les degrés de notre action morale, nous placerons en regard la volonté libre. C'est par la liberté en effet que l'école a été fondée, qu'elle s'est développée et qu'elle a su diriger ses élèves. C'est par la liberté que luttent et prospèrent ses ingénieurs »[9].

Le projet est financé par la loi que Tirard présente le 22 mai 1881, Spuller étant rapporteur du projet. Elle est promulguée le 25 juillet 1881. L'auteur du projet architectural est Demiduid, centralien et professeur d'architecture en première année. Il est également architecte inspecteur des travaux de la ville de Paris. Le second architecte, Denfer, est lui aussi centralien et exerce à Paris. En dépit du vote de la loi, les travaux ne commencent pas immédiatement : Demiduid meurt à la fin de 1881, et diverses difficultés financières contraignent Denfer à modifier de nombreuses parties du projet. Ils débutent seulement en décembre 1882 et le bâtiment est inauguré en novembre 1884.

---

[6] Ch. de Comberousse, « L'Ecole centrale des arts et manufactures, 1829-1882 », *La nouvelle revue*, t. 18, 1882, p. 51-85, p. 77.

[7] Ch. de Comberousse, « L'Ecole centrale des arts et manufactures, sa nouvelle installation », *Le Magasin pittoresque*, 1886, 54e année, p. 347-350, p. 349.

[8] *Notice sur l'Ecole centrale des arts et manufactures*, Paris, Ecole centrale des arts et manufactures, 1883, 55 p., p. 55.

[9] *Inauguration de la nouvelle Ecole centrale de Paris, discours prononcé par Monsieur Cauvet, directeur de l'école, 5 novembre 1884*, Paris, imprimerie nouvelle, 1885, 11 p., p. 11.

Composition et réception

En se déplaçant de quelques centaines de mètres, l'école demeure sur la rive droite, au cœur d'un quartier industrieux et commerçant, où se côtoient de multiples activités artisanales[10]. Elle fait face dans ses nouveaux murs à un grand établissement scientifique et riche musée industriel, le Conservatoire des arts et métiers. Ce prestigieux voisinage, qui offre aux élèves d'utiles compléments pédagogiques, est mentionné pour faire oublier l'étroitesse des lieux : avec le CNAM agrandi et embelli Centrale forme une « Sorbonne industrielle », qui répond à la Sorbonne intellectuelle, dont les transformations n'ont alors pas encore débuté.

L'école se compose de quatre corps de bâtiment qui entourent une cour centrale. Les côtés sud, ouest et nord comptent trois étages et un comble, contre seulement deux et un comble pour le côté est ; de forts pavillons sont implantés aux angles du quadrilatère. Chaque façade est nettement individualisée. Celle du nord reste peu visible, entièrement prise dans l'épaisseur de la parcelle, puisque l'école n'atteint pas la rue du Vertbois. La façade occidentale, dépourvue d'ornements, se caractérise par l'absence de saillie des pavillons d'angle et par la largeur inhabituelle des croisées ; en effet, ces dernières éclairent les trois étages des turnes, salles d'études des élèves. Au sud au contraire, leur saillie est accentuée par le retrait des étages supérieurs. La façade est marquée au centre par l'entrée des élèves, à l'origine un simple arc en anse de panier surmonté d'un fronton triangulaire. Sur ces trois façades, les parties métalliques des croisées sont apparentes et discrètes les références à l'architecture classique. Si les éléments de continuité, tels que l'emploi systématique de la brique et de chaînages de pierres, le soubassement en bossage ou les toitures de zinc et d'ardoises à double pente confèrent une grande unité à l'ensemble, il y a également dans la composition architecturale un traitement différencié des façades qui souligne la hiérarchies des espaces. Cela est particulièrement vrai pour la face orientale, celle des bureaux de l'administration et de l'entrée principale, où la monumentalité des pavillons est encore accentuée par la différence de hauteur avec le reste de façade. Celle-ci présente au bel étage une rangée de croisées alternativement dotées de frontons triangulaires et curvilignes. La courte perspective de la rue Borda donne une réelle visibilité au corps central, seul morceau à avoir fait l'objet d'une recherche particulière dans la composition : il est dominé par un imposant fronton triangulaire, les trois croisées de chaque étage sont surmontées d'un arc

[10] Toute proche de Centrale, la grande sculpture murale du « génie » de la rue de Turbigo a parfois été considérée comme une allégorie des métiers de la passementerie.

surbaissé, enfin, un lourd balcon de pierre coiffe[11] le portail. Ce corps central concentre tous les éléments décoratifs symboliques, puisque deux médaillons montrent l'abeille, symbole usuel de l'établissement, et deux autres la ruche, figure moins courante mais parfois employée pour désigner la communauté des centraliens. Dans la cour intérieure, ceinturée d'arcades, on retrouve les caractères propres aux autres façades : fenêtres plus larges que hautes, pilastres de maçonnerie de brique mêlée de sommiers de pierre dure qui servent d'appui aux fers des linteaux.
La disposition intérieure des services est bien connue, grâce à la description détaillée qu'en a donné *La Nature* peu après l'inauguration[12]. Le principe de base est la cohabitation de tous les services administratifs, généraux, scientifiques, pédagogiques et techniques dans un seul bâtiment, avec répartition des équipements selon les étages et les années d'étude. Ainsi, le sous-sol est entièrement dédié aux fonctions techniques : compteurs à gaz, calorifères, cuisines, usine électrique, pompe à eau, magasin de verrerie et salle de stéréotomie. Le rez-de-chaussée est plus composite et abrite divers laboratoires (physique, chimie industrielle, minéralogie), les salles de collection de physique, le laboratoire des élèves de première année et le réfectoire. Au premier étage commence la division entre espaces attribués aux différentes promotions et autres services : l'administration réside dans l'aile est, desservie par le grand escalier qui reproduit celui de l'hôtel de Juigné, les trois autres étant occupées par la première année. Chaque année est dotée de salles d'études réparties sur le pourtour de l'édifice et donnant sur cour ou sur rue, et d'un amphithéâtre, logé dans un pavillon d'angle. Les amphithéâtres sont implantés dans les pavillons d'angle. Tous ont une capacité de 250 places et disposent de la lumière au gaz et de l'éclairage électrique ; les tableaux se manœuvrent par moteurs hydrauliques, la chaire est pourvue de robinets d'arrivée pour gaz et le professeur peut user pour ses préparations d'un petit laboratoire en annexe. Au deuxième étage, la disposition est identique, mais les élèves voisinent avec la bibliothèque et plusieurs cabinets de collection. Le troisième étage est le domaine de la troisième année, tandis que le quatrième est celui des laboratoires des élèves de deuxième et troisième année.

En même temps que se dévoilait aux élèves et aux anciens leur nouvelle école, l'édifice élevé par Denfer et Demiduid avait à affronter la critique, qui lui fut du reste favorable dans l'ensemble. Différentes revues lui consacrent des articles. Outre le texte déjà évoqué de Comberousse dans *Le Magasin Pittoresque* et l'étude détaillée de *La Nature*, il faut signaler en 1885

---

[12]« L'Ecole centrale des arts et manufactures dans ses nouveaux bâtiments », *La Nature*, 1885, t. 1, p. 198-202.

un article dans *Le Moniteur des architectes*, assorti d'une série complète de planches (plans des fondations et des étages, élévation des entrées, détails du fronton sud). L'article de *L'Illustration* retient l'attention en raison du système de références qu'il développe, qui tendent à donner une idée de la spécificité de l'école à travers son architecture. Ainsi, la façade de la rue Montgolfier a le caractère « d'une renaissance tempérée par le souci de rompre avec les coquetteries féminines de cette époque ». Les autres faces offrent plus de points de comparaison avec le monde industriel dans lequel œuvrent les ingénieurs : on parle alors « d'aspect manufacturier » et de fenêtres qui « rappellent les grandes constructions industrielles des filatures et des tissages du Nord »[13]. La comparaison est sans doute un peu forcée, tant il vrai que le rationalisme de la composition n'est pas nécessairement d'essence industrielle ; du reste, Comberousse, évoquant les croisées des façades intérieures, pense simplement qu'elles « rappellent de loin l'architecture des usines »[14]. Au cours du même article, une bonne place est faite à l'ingéniosité déployée pour l'agencement des services, en reprenant des propos tenus par Cauvet dans une évocation riche en résonances avec la symbolique de l'école : « Trois divisions avec ses services multiples [qui] doivent pouvoir se livrer à leurs travaux dans un même bâtiment à des heures quelconques sans qu'il y ait jamais d'erreur de destination, ni rencontre de deux courants d'élèves dans un même sens ou dans un sens contraire »[15]. La rigueur de la composition architecturale paraît trouver son prolongement dans l'efficacité de l'organisation fonctionnelle, telle qu'elle est voulue par le concepteur, mais aussi appliquée par l'occupant des lieux : on n'est alors pas très loin du modèle social de vie et de travail de la ruche, symbole qui fait partie des représentations de l'école, y compris dans la décoration du bâtiment.

En dehors de ces formes de réception officielles, diffusées par la presse (et relativement assumées par l'école) ou produites par ses dirigeants, on peut s'interroger, sans espoir de réponse complète, sur la perception que les élèves ont eu de leur nouveau lieu de travail. Maurice Donnay donne de la rentrée de 1884 un souvenir peut-être embelli par le temps : « Qu'elle nous paraissait magnifique cette nouvelle école et de belles proportions ! Ce que nous acquérions ainsi nous faisait comprendre ce qui nous avait manqué dans l'hôtel de la rue de Thorigny »[16]. Pour nuancer

[13] « La nouvelle Ecole Centrale », *L'Illustration*, 18 octobre 1884, p. 247-254, p. 247.

[14] Ch. de Comberousse, « L'Ecole centrale des arts et manufactures, sa nouvelle installation », *Le Magasin pittoresque*, 1886, 54e année, p. 347-350, p. 348.

[15] « La nouvelle Ecole Centrale », *L'Illustration*, 18 octobre 1884, p. 247-254, p. 247.

[16] M. Donnay, *Centrale*, Paris, Nouvelle société d'édition, 1930, 139 p., p. 82.

cet enthousiasme, on peut placer en regard cette chanson, publiée dans *L'écho de l'an - Φ* [17] et contemporaine de l'inauguration :

« La nouvelle Ecole centrale
« Est un beau monument
« Remplac' l'autre qu'était sale
« Moins commodément
« On s'est battu la prunelle
« Qu'les élèves soient mal
« Mais la direction est belle
« C'est là l'principal

Transformations, appropriations, décorations

Entre 1884 et 1969, de nombreuses transformations sont intervenues dans l'enceinte de l'école. On n'évoquera ici que les principales, généralement annonciatrices de la création d'annexes sur d'autres sites. Il s'agit d'une part des laboratoires et ateliers, d'autres part des dortoirs liés à la création de l'internat. Les lieux d'enseignement et les services collectifs ou administratifs ont moins été concernés par ces modifications.

Le développement de l'enseignement de l'électricité a conduit à la création de nouveaux laboratoires, qu'il a fallu disposer dans l'espace existant : le laboratoire d'électrotechnique est d'abord installé au premier sous-sol, avec une superficie de 230 m^2, puis transféré au deuxième sous-sol, où il côtoie un atelier des machines outils. De même, le développement du cours sur les machines thermiques rend nécessaire un laboratoire spécifique : on aménage donc en 1910 un local provisoire[18]. La suite de l'histoire de ces transformations appartient à la construction des ateliers de la rue de Cîteaux.

S'agissant du logement, la direction de Centrale a longtemps manifesté des réticences à l'idée de créer un internat, en opposant l'école aux établissements « fermés », tels que Polytechnique et Normale : l'ouverture sur la ville serait nécessaire à des étudiants qui ne sont pas de futurs militaires ou de futurs fonctionnaires. En 1923, lorsque Guillet décide de favoriser le logement des élèves, il essuie d'abord quelques revers : impossibilité de racheter des maisons voisines,

[17] M. Donnay, *Centrale*, Paris, Nouvelle société d'édition, 1930, 139 p., p. 83.

[18] L. Cascail, M. Graton et A. Grojean, « L'Ecole centrale, rue Montgolfier », *Universités et grandes écoles à Paris, Les Palais de la Science*, Paris, AAVP, 1999, 222 p., p. 133-137.

échec d'une implantation sur le site de la CIUP. Les premiers dortoirs provisoires sont établis dans l'école même, avec le secours de la société des amis de Centrale. Ils ne comptent d'abord que 30 places, puis bientôt 70. Là encore, ces aménagements sont le prélude à la construction d'une résidence étudiante boulevard Diderot.

Au-delà de ces adaptations techniques de l'édifice aux nouvelles missions et fonctions de l'établissement, on peut s'interroger sur la place qu'il a occupée, durant près de 100 ans, dans la vie de Centrale. L'école est l'espace qui fonde la communauté qui en est issue, ses murs sont, avec le concours, le point commun initial entre tous les ingénieurs des arts et manufactures. En dehors des enseignants et des administrateurs, beaucoup n'y reviennent plus après la fin des études, mais on peut penser qu'elle demeure une forme de référence commune, un réceptacle et un conservatoire du sentiment d'appartenance collective. On a vu que cette dimension communautaire était déjà présente de manière discrète dans le bâtiment à peine achevé, puisque l'abeille avait sa place sur les murs de l'école. Ce symbole, aujourd'hui officiellement abandonné, possède lui-même une dimension architecturale, au propre (avec les ruches et les rayons) comme au figuré (modèle d'organisation sociale) ; il a accompagné la vie de l'école pendant plusieurs décennies, ornant aussi bien le portail d'entrée que les annuaires, les programmes de revues, les carnets de bal ou les ouvrages historiques sur l'école[19].

Par opposition à l'abeille, thème récurrent mais porteur d'une signification limitée, le lent processus de sédimentation qui caractérise la mise en place des monuments épigraphiques ou des décors peints et sculptés est révélateur de l'appropriation des lieux par le groupe et de l'évolution des thèmes choisis pour illustrer la communauté[20]. Comme cela est fréquent dans les institutions d'enseignement supérieur, on rencontre d'abord les collections de bustes et les portraits peints représentant les fondateurs, représentations iconiques qui font écho aux évocations littéraires de la fondation dans les récits d'histoire de l'école. Au delà de ce premier cercle, on trouve tous les anciens illustres, dont les noms figurent bientôt sur les piliers de la cour d'honneur. Enfin, Centrale se dote d'un musée : son principe peut être rapproché de celui des différentes galeries et

---

[19] Voir : P. Chollot, « L'Iconographie de l'abeille chez les centraux », *Arts et manufactures*, novembre 1954, n° 37, p. 103-105. Chollot estime que les centraliens ont « très astucieusement » choisi l'abeille comme emblème, mais il n'explicite pas les raisons de cette astuce, sans doute évidentes entre pairs. Le texte lui-même, qui balance entre humour et érudition, peut apparaître révélateur d'un processus de patrimonialisation de cet emblème.

[20] Voir : Ch. Hottin, *Quand la Sorbonne était peinte*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, 304 p. *passim*.

collections présentes dans l'école, mais il n'a pas qu'une fonction pédagogique et un usage interne, puisqu'il doit être montré aux visiteurs et servir à célébrer le renom de l'école : on y trouve, outre les images des fondateurs, la copie de l'acte de cession à l'Etat, le vase du Cinquantenaire, les réalisations des centraux, les portraits des anciens les plus illustres (Eiffel, Blériot), il accueille aussi la *petite* histoire de Centrale, avec des revues des élèves, et insiste grâce à un choix de citations sur l'action patriotique, composant en somme « [un] reflet inévitablement incomplet mais cependant fidèle de cent vingt-cinq ans de la vie d'une grande école française »[21].
La glorification des disparus permet de dépasser le cadre des célébrations individuelles attachées à tel fondateur ou ancien renommé : à travers ses morts, elle rend hommage à elle-même. L'école possède deux monuments aux morts. Le plus ancien est une œuvre de Denys Puech, sculptée en 1900 pour honorer les centraux morts pour la France ou victimes du devoir professionnel : il s'agit d'une élégante figure féminine, allégorie de Centrale assise sur une enclume et qui presse sur son cœur le Livre d'or[22]. Bien plus tragique est l'arc conçu par Pierre Leprince-Ringuet et sculpté par Marcel Gaumont en 1923 pour les morts de la Grande guerre. Il vient remplacer la modeste entrée des élèves : l'école en armes y côtoie deux centraliens en uniforme, un artilleur et un aviateur, et la liste des morts est inscrite sur les parois de la galerie conduisant à la cour intérieure[23]. En 1934, Gaston Meunier, ancien président du Conseil d'Administration de l'établissement finance un autre projet conçu par Leprince-Ringuet : il s'agit de la décoration picturale du réfectoire des élèves. On retrouve ici l'appel aux fonds privés, phénomène fréquent dans l'histoire de Centrale, mais aussi la réalisation d'œuvres d'art ou d'architecture par et pour les centraliens (après Denfer et Demiduid et avant Démaret, Drouin, Fayeton et Vitale, les quatre architectes du projet de Châtenay). La composition est en outre remarquable par sa thématique, puisque les activités industrielles des ingénieurs sont mises en parallèle avec les divinités grecques[24].

Conçues comme une apothéose de Centrale, les fêtes du Centenaire de 1929 orchestrées par Guillet font une large place aux bâtiments. Ainsi, la médaille du Centenaire montre côté pile l'hôtel de Juigné et trois ruches, et côté face le monument aux morts de la rue Conté et la maison des élèves. Le déroulement des cérémonies est aussi un parcours organisé à travers le « Paris des

[21] « Le musée de l'école », *Arts et manufactures*, novembre 1954, n° 37, p. 98-101, p. 101.

[22] *Denys Puech (1854-1942)*, Paris, 1993, 257 p., p. 125.

[23] « L'arche symbolique de l'Ecole centrale », *L'Illustration*, 10 novembre 1923, p. 465.

[24] S. Gille-Delafon, « Les fresques de l'Ecole centrale », *La Construction moderne*, 14 janvier 1934, p. 242-247. Ces fresques ont été détruites avant le transfert à Châtenay.

Centraliens », puisque le premier jour prévoit une réception à la maison des Centraux, suivie d'une cérémonie devant le monument. Les visites continuent le lendemain boulevard Diderot avant un pèlerinage à l'ancienne école et s'achèvent le dernier jour par les locaux de la rue Montgolfier[25]…

En 1929, il est prématuré d'affirmer que l'école est à l'étroit : elle vient de se doter de nombreux nouveaux équipements… Toutefois, la tendance à l'émiettement des installations témoigne des insuffisances du site choisi en 1880, carences connues dès l'origine. Que passent encore un peu plus de vingt ans, et les membres de la direction seront conduits à envisager non plus une refonte des locaux existants, mais bel et bien un transfert hors de Paris[26] : tel est le constat rendu en 1954[27], point de départ de la réflexion qui débouchera sur l'installation à Châtenay-Malabry[28].

Christian HOTTIN
Chef de la mission ethnologie
Direction de l'architecture et du patrimoine
Ministère de la Culture
Christian.hottin@culture.gouv.fr

Une version remaniée et illustrée de ce texte a été publiée dans :
Le Paris des Centraliens (J.-F. Belhoste, dir.), Paris, AAVP, 2004, 236 p., p. 43-48.

[25] *Ecole Centrale. Compte rendu des fêtes du centenaire (26, 27, 28 et 29 mai 1929)*, Paris, De Brunhoff, 1929, 142 p.

[26] Voir : Ch. Hottin, " Les délices du campus ou le douloureux exil : trois grandes écoles parisiennes face à leur transfert (1950 –1980) », *L'architecture scolaire, essai d'historiographie internationale* (Anne-Marie Châtelet et Marc Le Cœur dir.) numéro spécial de la *Revue d'histoire de l'éducation*, n° 102, mai 2004), p. 267 - 293.

[27] « L'Ecole et ses laboratoires », *Arts et manufactures*, novembre 1954, n° 37, p. 55-66, p. 57.

[28] Jean Maurette, « Le campus de Châtenay », *Le Paris des Centraliens* (J.-F. Belhoste, dir.), Paris, AAVP, 2004, 236 p., p. 54-56.